

Fotofobia

CHARLOTTE EL MOUSSAED
19/03 — 13/06/2025

Nous avons souhaité t'inviter au centre d'art pour une résidence de création photographique sans attente spécifique. Ce qui a motivé cette invitation, c'est ton approche de la photographie et du film, qui explore des questions de langage et d'identité, en lien avec ta double/triple identité marocaine, chilienne et française. Rapidement, tu as choisi de te concentrer sur la migraine, un sujet qui semble, au premier abord, éloigné de tes préoccupations habituelles. Pour commencer cette conversation, peux-tu revenir sur ce choix ? Est-ce un projet que tu avais en tête depuis longtemps ?

L'autobiographie, pensée comme expérience, initie le travail sans en être le sujet. Je commence toujours avec quelque chose qui se tient à côté. Je cherche des façons de faire exister des traces laissées par des mouvements comme ceux d'un pays à l'autre - ceux de ma famille ou les miens - et je propose des formes qui sont travaillées par ces histoires.

Je suis traversée par plusieurs langues en héritage et cela me sert de *pré*-texte à des rencontres pouvant à leur tour produire de nouveaux récits. Je m'intéresse à la traduction en partie parce que je me traduis sans cesse. D'un côté, du français au chilien et tout inversement, depuis toujours. D'un autre côté, comme de nombreuses français·es d'origine maghrébine dans un contexte postcolonial, je n'ai pas appris l'arabe. Je suis incapable de passer du français à la *darija* marocaine.

Je fais l'expérience du langage parlé avec une partie de ma famille et de la perte du verbe avec l'autre partie. Cette approche du sensible prend racine dans deux hémisphères différents : le continent américain et le continent africain. L'étymologie du mot migraine c'est : « hēmi-krania » la moitié du crâne.

Dans migraine on entend « migr(e) ».

Comme cela est dit dans certains récits présents dans l'exposition, la migraine provoque des troubles du langage, parfois même l'impossibilité de dire. Les mots ne viennent plus. Ce sont des phénomènes transitoires. C'est pour ces raisons que travailler une exposition à partir de la migraine s'inscrit finalement dans la continuité de mes recherches. J'y pensais depuis quelques temps déjà, je commençais à récolter dans mon propre parcours de migraineuse les indices d'un hypothétique matériau d'art (les lumières vertes en salle d'attente des urgences migraines, des images libres de droits sur la douleur, des noms de célèbres migraineux·ses...). Mais je n'étais pas sûre de réussir à convaincre un centre d'art. Et puis vous avez dit oui !

Peut-être que c'est une façon d'aborder la douleur dans l'art. Certes il est question d'une maladie qui peut être véritablement handicapante. Mais il est aussi question de mémoire, de représentation de la maladie ou d'absence de représentation, de remèdes et de photographie.

Dès le début de ta résidence tu as formulé le souhait de recueillir des témoignages de migraineux·ses en passant par un appel à participation. Pourquoi était-ce important pour toi de collecter la parole ? Est-ce une

méthode récurrente dans ton travail, une façon de te positionner près du documentaire ?

C'est la première fois que je fais un appel à témoignage en dehors du cercle intime. Je me nourris beaucoup de travaux documentaires ce qui me permet de toujours interroger l'adresse. Comment inviter ? Comment créer un espace pour recueillir la parole et ensuite la donner à entendre ? Ce sont des questions au cœur de ma pratique.

La photographie mise en scène est une réponse à la pluralité des voix et des histoires. Ici, deux performer·euses rejouent des gestes de soin qui m'ont été confiés lors des entretiens. Une manière de fabriquer des formes qui prolongent ces récits et s'inscrivent dans des représentations collectives.

Après de nombreux entretiens - les monteur·euses le savent bien - on ne garde qu'une petite partie de ce qui a été dit. On extrait le moindre geste, pour faire place, rendre audible.

J'ai étudié aux Beaux-Arts de Paris à une époque pas si lointaine où les questions documentaires étaient sous-considérées et n'avaient pas leur place dans le champ des arts plastiques.

La photographie se trouvant depuis toujours entre plusieurs chapelles, j'ai pu tout de même commencer à déployer certains sujets avec une approche documentaire. Ma deuxième formation en réalisation à l'école documentaire de Lussas, des années après mon DNSEP, m'a permis d'affirmer pleinement cette part documentaire. Ainsi, je propose différentes manières de pratiquer, côte à côte.

Tu t'es aussi toi-même entretenue avec Virginie Bobin, ce qui donne lieu dans l'exposition à la présence d'un glossaire sous forme d'affiches. Virginie travaille au croisement de la recherche, des pratiques curatoriales et éditoriales, de la pédagogie et de la traduction. Pourquoi as-tu souhaité provoquer cette rencontre et l'inclure dans le processus de l'exposition ?

Le texte est très présent dans mon travail. Je voulais ici lui donner une place centrale. Je connaissais le travail de Virginie Bobin. Et puis, j'ai découvert qu'elle était migraineuse elle aussi. J'avais le désir que se rencontrent nos expériences de sujets avec nos expériences de pensées. Pour préparer ces textes, nous nous sommes entretenues avec Virginie durant quatre heures. Ensuite, nous avons poursuivi nos échanges à l'écrit. À partir de cela une liste de mots a été constituée, puis resserrée. Virginie a

traduit nos échanges en proposant dix textes qu'elle me confie. Je leur donne une place formelle et ils deviennent des personnages dans l'exposition (*Les facteurs, les factrices*).

À la fois les textes sont présents au complet, à la fois des morceaux de ces textes existent seuls et produisent des images mentales, avec je l'espère une teinte d'humour.

Il était très important pour moi de sortir de l'individu, de faire se rencontrer aussi bien différents récits de la migraine, que différentes interprétations du sujet « migraine ». Les textes de Virginie offrent cela : un autre regard posé sur la maladie depuis nos échanges, depuis son expérience mais aussi depuis sa pratique curatoriale, sa pratique de chercheuse et sa pratique de traductrice.

La notion de soin semble irriguer l'exposition : elle apparaît dans certaines pièces, comme le répertoire de gestes ou la playlist Migraine, mais aussi dans des choix d'aménagement qui introduisent du confort et une attention au corps du visiteur. Virginie Bobin parle quant à elle du soin à travers la traduction, elle écrit « Traduire, c'est se laisser transformer et affecter par la rencontre avec l'autre, se mettre dans un état de vulnérabilité ». Alors que le mot « soin » est aujourd'hui très présent dans le champ de l'art et plus largement dans le discours contemporain, Comment te situes-tu par rapport à cette circulation du mot ? Que recouvre-t-il pour toi et quels en sont les enjeux ?

Le soin envisagé comme catégorie ou comme mot d'ordre m'intéresse peu en tant que tel.

Ici, le travail se fait en partie avec des témoignages de personnes qui ont accepté de participer à ce projet autour de la migraine. J'entends *prendre soin* de ce qui m'est confié. Travailler avec des sujets délicats. Le point de départ de cette exposition, qui est une maladie, vient automatiquement questionner le soin, les métiers du soin, les espaces de soin. En témoigne la vidéo *Image involontaire*, un entretien à l'hôpital avec une neurologue spécialisée dans les migraines. Cela me permet en effet de faire émerger la discussion autour de « se soigner » et aussi les discussions autour des espaces de travail ou encore du langage.

La notion de tendresse — différente du soin — constitue un geste politique. Au Chili, le poète mapuche Elicura Chihuailaf évoque la résistance à la violence coloniale par la tendresse et par l'oralité - *oralitura*. Faire usage de la tendresse

dans un espace culturel à l'égard de ce qui est tu ou douloureux est une manière de s'inscrire dans ce déplacement : affirmer une présence sans adopter les outils de domination qui produisent du silence. C'est en pensant à cela que j'ai décidé de commencer l'exposition par *Remedios* - une série de photographies prises dans ma famille au Chili et dans ma famille au Maroc au cours de ces quatre dernières années. C'est la première fois que je montre des photographies qui ont aussi une valeur sentimentale. À l'intérieur de ces micro-gestes se nichent quelques remèdes.

Par ailleurs, le confort que tu évoques m'intéresse concrètement. Qu'est-ce qu'on demande à une personne qui vient voir une exposition sur la migraine ? Quelle attention est nécessaire ? L'espace d'exposition est un passage non-obligé. Contrairement à de nombreux autres espaces qu'on traverse dans nos trajectoires : l'école, le travail, l'administration, les espaces de soins, etc. C'est aussi un espace sans contrepartie, gratuit.

J'aime que l'on puisse passer du temps dans l'exposition entouré·e d'images, de mots et de sons. J'aime aussi qu'on puisse divaguer, se mettre en autohypnose, s'assoupir. Il me fallait donc penser à des objets sur lesquels se poser. « Le lit » en lien avec « le soin » me paraissait attendu et un peu dramatique. J'ai donc choisi de revisiter le *sedari*, la banquette marocaine, sans pour autant reproduire le salon marocain dans sa totalité et dans sa complexité. Je pense à la notion d'opacité chère à Édouard Glissant : un droit et un refus de livrer tous les éléments caractéristiques d'une mémoire minorée. *Sedari*, c'est à la fois un objet d'assise et un objet pour s'allonger, qui m'évoque de bonnes nuits autant qu'une certaine tenue : droit et solide sur ses appuis. Ce n'est pas un objet dans lequel s'enfoncer. Ça reste sérieux tout ça !

Si l'exposition touche à des questions sérieuses, il est aussi beaucoup question d'humour et de dérision dans ton travail.... Tu as souvent dit que tu abordais cette recherche sur un ton tragicomique. Quelle place accordes-tu à l'humour : est-ce une manière de déplacer la gravité des sujets, de créer une distance critique, une manière de rendre ces questions plus partageables ?

C'est un désir que je nourris depuis des années : proposer des pièces qui provoquent le rire. Et c'est le plus difficile ! Je crois d'abord que c'est parce que l'humour est très présent dans mon quotidien et dans mes

familles. Aujourd'hui, il n'y a plus de séparation entre les registres du quotidien et les registres de mon travail artistique. J'essaye d'injecter des notes d'autodérision dans les formes. Je n'oserais pas dire pour l'instant que j'y arrive complètement.

La résidence et le travail avec vous a été un travail sur la durée, un peu plus d'un an. C'est ce temps précieux qui permet à plusieurs registres de s'entremêler. Est-ce que le rire est une forme de pudeur vis-à-vis de la douleur ? Ou une ruse pour ne pas être plombant ? Peut-être.

Il faut dire que l'iconographie que produit la migraine est assez succulente. On en retrouve une sélection dans l'installation *Les facteurs, les factrices*, panneaux roulants qui portent les textes de Virginie Bobin.

Je travaille avec des choses qui grattent, qui peuvent générer de l'inconfort. Des choses qui ne sont pas séduisantes ou faciles à dire. Alors l'humour me permet de gratter, faire grimacer. Rire selon Bergson, c'est aussi confirmer son appartenance au groupe. Se reconnaître, en être. C'est peut-être ici un signe de ralliement d'une communauté de malades.

Je souhaiterais revenir sur un aspect plus formel de ton travail : la couleur y occupe une place récurrente. Que ce soit dans les fonds des portraits (orangés, violets), dans ceux des affiches (jaunes pâles) ou plus largement dans l'exposition à divers endroits, la palette se distingue par une certaine vivacité. Peux-tu nous parler de ce choix chromatique et de ce qui a guidé cette sélection de couleurs ?

C'est avant tout un grand plaisir. C'est enfin le moment de pur jeu : choisir la peinture, choisir les couleurs pour les fonds de studio photo, choisir la couleur des textes, choisir les tissus. À la fois, j'ai l'impression de prendre un grand risque en osant une couleur vive, je me fais peur, comme si ce choix était le plus important du monde. À la fois quelque chose se détend à ce moment-là. Ça me fait redescendre, ça me rappelle que ça n'est que ça, rien d'autre que ça : un choix de couleur. Ça remet le travail en perspective. L'exigence du travail est importante, c'est celle qui tient la chose vivante, active. Avec la couleur, je rentre en contact avec la matière pure, je produis un geste complètement gratuit. Même si ce geste affecte le regard et la tonalité donnée aux choses. Il répond à un désir d'essayer de nouvelles couleurs, de nouvelles combinaisons. De retrouver une certaine vibration.

**Pour finir, peux-tu nous dire quelques mots
sur le choix du titre « Fotofobia » ?**

Une des premières choses que j'ai écrit dans mon carnet au début de la résidence c'était cette blague de type carambar que j'avais formulé ainsi :
Quel est le comble pour un·e photographe ?*
J'ai hésité avec le titre *Écouter ses os* qui est la traduction en français d'une expression en darija marocaine. On utilise cette phrase pour dire qu'on se repose, qu'on écoute le silence. C'est finalement le titre de l'installation qui contient les sedaris, les montages sonores des voix migraineuses et la playlist « migraine ».

*La photophobie est une grande sensibilité à la lumière donnant une impression subjective pénible et même douloureuse. Étym. gr. phos : lumière ; phobos : crainte
Cela peut conduire la personne atteinte à éviter systématiquement la luminosité. La photophobie peut se produire aussi bien avec la lumière du soleil qu'avec la lumière artificielle. Les surfaces réfléchissantes comme les miroirs, le métal, les plans d'eau peuvent être particulièrement gênantes. La photophobie est l'un des éléments qui permettent le diagnostic clinique de la migraine. La lumière est généralement rapportée comme déclencheur par les patients.*

« Photophobie » ne veut donc pas dire « avoir peur des photographies ».

Mais si on y pense il y a aussi quelque chose d'intéressant.

Qui a peur de la photographie ?

(à l'envers) * Être photophobe.

**Propos recueillis par Cécile Archambeaud,
Novembre 2025**